

une minute tranquilles. À croire que le maire en personne lui a confié la mission d'être sur notre dos et de nous corner aux oreilles. Moi, il ne peut pas me sentir. Au sens propre ! Il dit que la peau noire dégage une odeur de vache crevée. Noel, j'ai l'impression qu'il ne l'aime pas trop non plus, mais il n'ose pas s'en vanter parce que, m'a dit M'man, il a dans l'idée d'épouser sa tante, Miss Schumacher.

Tout à l'heure, quand j'ai expliqué qu'on était différents, mon copain et moi, j'ai un peu exagéré. En dehors de la musique, on se ressemble sur un point. Mon père est parti de la maison quand j'étais tout petit, et, lui, ses parents sont morts dans un accident l'année de sa naissance. Si vous voulez savoir pourquoi mon père n'est pas resté avec nous, demandez à M'man. Elle vous dira : « Lou

ne pouvait plus supporter d'être pauvre ici, alors il est allé connaître la misère à Chicago. » Des fois, on veut changer mais, ce qu'on trouve, c'est encore plus la même chose qu'avant...

Bref, Noel est élevé par sa tante. C'est une personne maigrichonne, piquée de taches brunes comme une banane qu'on a oublié de manger et personne ne comprend pourquoi l'agent Pavageau, qui est si gros et si rouge, veut absolument l'avoir à lui tout seul.

Lorsqu'on a entendu le policier, on a fait le gros dos en espérant qu'il continuerait sa tournée.

Mais il s'est remis à hurler :

— Vous essayez de compter les grains de poussière de cette vitrine, ou quoi ? Foutez-moi le camp d'ici, petits morveux ! Pruneau, retourne à ton bocal, que ça saute, ou je

t'arrête pour vagabondage sur la voie publique ! Et toi, l'orphelin, tu comptes te faire entretenir toute ta vie ? Va demander à ta tante si elle n'a pas besoin de toi, feignant !

Ça ne sert à rien de discuter avec un Alcide Pavageau. On a filé chacun de son côté. Au moment où on se laissait glisser de la borne d'incendie, toutefois, mon copain, caché du gros lard par la visière de sa casquette, m'a lancé un clin d'œil qui signifiait qu'on se retrouverait le lendemain au même endroit. Et le diable m'emporte (comme dit tout le temps le patron du Café Paradis), c'est exactement ce qu'on a fait.

À la sortie de l'école, Noel Beider est venu tout droit me rejoindre devant « Steve's Musicstore », où je l'attendais depuis une heure. Il a fait semblant de se fâcher.

— Leon, a-t-il ronchonné, tu triches ! Tes yeux usent ce cornet beaucoup plus que les miens !

Et moi, j'ai continué comme ça :

— Noel, mon gars, si on pouvait en jouer avec les yeux, je te jure qu'ils m'auraient entendu jusqu'à New York, et c'est à l'autre bout de l'Amérique !

Il a plissé les yeux, il a regardé dans le vide.

— Un jour, a-t-il dit d'une voix rêveuse, ils nous entendront jusqu'à New York. Ça, vieux, oui, tu peux parier ta dernière chemise là-dessus !

— D'accord, mon pote, ai-je répliqué en tirant sur mon vieux tricot tout reprisé. Dès que j'aurai eu la première, j'y penserai.

Cette fois-là encore, on a ri comme des pendules détraquées. Certains jours, le bleu du dedans ressemble au bleu du ciel, et en écartant les bras, on pourrait presque s'envoler avec les mouettes.

— D'après toi, m'a demandé Noel, quand est-ce qu'on devient vieux ?

J'ai répondu :

— Mec, on est vieux quand on passe devant les vitrines d'instruments de musique sans regarder. Il y en a qui ont toujours été comme ça et d'autres qui ne le seront jamais, même lorsqu'ils se prendront les pieds dans leur barbe.

— La semaine prochaine, c'est mon anniversaire.

— Sûr ? Alors, si jamais j'ai eu ma première chemise d'ici là, je t'en ferai cadeau !

On s'est payé une nouvelle rigolade, c'est ce qui coûte le moins cher. Au fond de moi, pourtant, je savais que j'étais sérieux en disant ça.

Les jours suivants, je n'ai pas arrêté de penser à ce que je pourrais offrir à mon copain. Malheureusement, j'avais tout juste de quoi acheter un sucre d'orge, et pour ce qui était de mes vieilles affaires, elles ne

valaient pas un clou. Il n'y en avait pas une seule que j'aurais pu lui donner sans qu'on ait honte tous les deux.

Le jour venu, M'man a quand même fait un énorme gâteau au chocolat et je suis allé le porter chez Miss Schumacher, en essayant d'avoir l'air le moins bleu possible.

Mais voilà, Alcide Pavageau se trouvait justement là-bas et il avait dû m'apercevoir par la fenêtre. Il est sorti de la maison comme une furie, son bâton à la main, et il m'a ordonné de déguerpir. J'ai expliqué que le gâteau était pour Noël, mais il n'a rien voulu savoir.

— Ton gâteau, aboyait-il, je m'assois dessus ! C'est un gâteau de nègre : vous avez la même couleur tous les deux ! Va le donner aux caïmans et laisse-les te bouffer par la même occasion !

J'ai vu sa main devenir toute blanche autour du bâton et j'ai su qu'il valait mieux partir. Mon oncle m'avait appris ça un jour que je l'avais trouvé assis sur une souche dans sa cour de derrière, le visage en sang : quand la main blanche qui tient la matraque blanchit encore, le Noir n'a plus qu'à prendre ses jambes à son cou.

L'anniversaire de Noel, il était écrit quelque part que ce ne serait pas un bon jour pour Leon. En rentrant chez nous, le cœur gros, j'ai vu à la devanture de Steve que, sur le morceau de velours rouge, il n'y avait plus que le carton, tourné du côté où rien n'était écrit.

Quelqu'un venait d'acheter le cornet à pistons.

Chapitre 2

Une perle d'or

Je me lave les mains au robinet où on fait boire les chevaux, contre le mur du Café Paradis, et je les essuie sur mon fond de culotte. Mais ma culotte est tellement sale, à force de traîner dans tous les coins, que je n'ai plus qu'à recommencer. Ça fait bien la dixième fois que je me passe les mains sous l'eau et je n'ose toujours pas le toucher. J'ai l'impression qu'à l'instant où je

poserai ma main dessus, je recevrai une décharge électrique qui m'enverra valdinguer de l'autre côté de Canal Street.

Noel Beider ne se moque pas de moi. Il comprend ce que je ressens. Il ne veut pas me brusquer. Il me sourit, tout timide. Pourtant, il devrait être fier, il devrait me regarder de haut. Mais non : il a l'air gêné, au contraire. Au fond, il est comme moi, il n'arrive pas à y croire. Peut-être veut-il me voir prendre le cornet pour être sûr qu'il ne rêve pas. Pour ça, et aussi pour que j'aie moins de peine.

Mais il se trompe : je n'ai pas de peine. Je n'ai pas envie de rire et de danser non plus, remarquez bien. Ce que j'éprouve, ça ne peut pas s'expliquer.

Quand mon copain s'est avancé, le cornet serré sous son bras, j'ai eu la même impression que si le Bon Dieu m'avait mis la main

sur l'épaule, et je suis resté pétrifié, les yeux grands comme des soucoupes, incapable de dire un mot. La surprise, bien sûr, mais aussi ce mélange de terreur et d'émerveillement...

Vous ne devinerez jamais. Moi-même, j'ai encore du mal à m'y faire. Voilà toute l'histoire : pour son anniversaire, Miss Schumacher et Alcide Pavageau avaient annoncé à Noel qu'ils allaient se marier bientôt, puis l'agent de police lui avait tendu quelque chose qu'il cachait derrière son dos depuis que mon copain était entré dans la pièce – et c'était le cornet ! Notre cornet, parfaitement ! Celui-là et pas un autre. Noel avait posé son cadeau sur un coin du buffet et il l'avait admiré toute la soirée. Il s'attendait si peu à ça qu'il n'aurait pas pu avaler une miette du gâteau, en admettant qu'Alcide m'ait laissé le lui donner. Plus tard, il avait emporté l'instrument dans

sa chambre et il avait continué de le regarder, exactement comme je l'aurais fait moi-même. Résultat : il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Vous croyez qu'il aurait au moins posé ses lèvres sur l'embouchure ? Non, M'dame ! Non, M'sieur ! Mon copain voulait qu'on soit ensemble pour l'essayer, puisqu'on avait cru ensemble qu'il ne serait jamais à nous. Et puis, m'avait-il avoué en baissant les yeux, il voulait que je sois le premier à jouer dedans.

Il va quand même falloir que je me décide un jour ou l'autre. Prêt ? Je respire un bon coup, je retiens mon souffle, je ferme les yeux à tout hasard, je tends la main... et avant de savoir ce qui m'arrive, Seigneur Tout-Puissant, je le tiens !

Ou plutôt, c'est lui qui me retient, qui m'empêche de me sauver à toutes jambes.

Ah ! mes amis, je suis agrippé à ce sacré cornet comme si l'ouragan soufflait sur Canal Street et que le seul moyen de ne pas être emporté dans le Mississippi, c'était de m'accrocher à lui de toutes mes forces.

Puis je me rends compte qu'on est au mois de mai, qu'il n'y a pas un poil d'air, qu'il fait même une chaleur étouffante. Je me trouve plutôt idiot et, peu à peu, j'arrive à me dominer.

Je n'ai plus peur. Tout ce qui me préoccupe, c'est de ne pas rater mon coup. Le cornet à pistons, il ne se laisse pas faire comme ça. Avec toutes ses courbes, il vous attend au virage.

J'entraîne mon copain vers l'entrée du Café Paradis, devant la pancarte où sont épinglées les photographies du spectacle. En haut à gauche, il y en a une qui représente Buddy Joe en train de jouer. Buddy Joe, c'est le